

L'enveloppe aux secrets

Jean-Jean alluma une cigarette et regarda l'horizon d'un œil neuf. La guerre était terminée. C'était à la fois la liesse et le soulagement pour tout le monde. Son visage énigmatique ne laissait rien paraître, mais il se sentait optimiste et en même temps vaguement inquiet devant le nouveau chapitre de sa vie qui allait s'ouvrir.

Avec les autres gars, on avait à l'occasion tué des soldats isolés ou harcelé des blindés avant de déguerpir dans les bois. Il avait toujours sur lui la casquette d'Ange-Michel, ramassée au village de Moux lors de son exécution. Il avait, depuis lors, gardé le sentiment de se battre pour deux. Et puis, les Allemands avaient enfin reculé enfin ; à la Libération des collines du Morvan, en septembre 1944, il était parti rejoindre les gars de Lattre de Tassigny pour libérer Dijon. Le jeune résistant n'avait plus grand-chose du petit jeunot qui bavardait avec ses copains après la messe en 1943. Il était resté l'un des derniers vivants de leur petit groupe. Après les décès d'Ange-Michel et de Zabette, il avait pris le maquis avec Florimont et Blaise. Assez vite, il avait retrouvé le Daniel de la Roche aux Fées, mais l'Arnaud, personne ne l'avait jamais revu.

À présent, on était en septembre 1945 et il fallait penser à demain. La forêt magnifique s'étendait à ses pieds comme un royaume paisible. Depuis la ferme des Hauts de Freinet, la vue imprenable continuait à le bouleverser, comme lorsqu'il était enfant. Il était fier d'appartenir à ce pays. Les âmes des autres semblaient ici reposer pour toujours et il ne les oublierait jamais. Le jeune homme leva les yeux

Mémoires en Morvan II

vers une buse qui prenait son envol au-dessus de la sapinière du père Roger. Aussi belle soit-elle, l'étendue boisée devant lui n'allait pas le nourrir dans les mois qui arrivaient. Car contrairement au Daniel, il n'était pas l'héritier de la maison, mais simplement un Petit Paris qu'on avait assez affectionné pour l'élever comme un fils. Maintenant que la guerre était finie il lui faudrait bien se trouver un avenir. La ferme était aux Freinet, et il savait depuis longtemps qu'il n'y aurait pas assez de travail pour qu'on puisse l'y garder. Dans le village, les gars partaient. Certains à Dijon, d'autres à Chalon ou à La Charité... Il fallait aller là où l'on trouvait des emplois. Lui, il avait quelques chapitres de vie dans la capitale qui n'étaient pas terminés, et qu'il fallait reprendre. Mais avant toute chose, se dit Jean-Jean, il devait absolument tenter de remettre la main sur l'enveloppe marron. Serait-ce seulement possible ?

L'enfant était arrivé encore nourrisson à la ferme des Freinet, en 1924. Personne ne lui connaissant de nom de famille alors on s'était mis, à l'école de Moux, à l'appeler deux fois par son prénom pour meubler le silence suspect. Pour tout le monde, il était « le Jean-Jean », et personne ne posait de question. Il y en avait d'autres, des gosses de personne, ici ! Il était « de l'Assistance » comme on disait, et c'était la seule explication dont on avait besoin. Et si les Freinet savaient quelque chose le concernant, ils n'en parlaient pas. C'était un bon gamin, pas très expressif mais toujours prêt à aider, avec un solide sens de l'humour et une loyauté à toute épreuve pour sa famille d'accueil. Tout le monde l'aimait. À l'époque, il n'y avait pas de doute dans son esprit : il ferait sa vie parmi ces gens, et même si, à chaque rentrée scolaire il se trouvait un nouvel instituteur ou un enfant un peu sournois pour lui rappeler son origine obscure, cela ne durait pas. Le garçonnet était morvandiau, et c'était tout. Il avait l'accent des gamins du coin, et les genoux râpés et calleux de ceux qui tombent sous le préau, en culotte courte, à force de trop jouer avec les autres. Sous son air introverti, il avait un appétit féroce et l'entrain d'un champion.

Et puis, en 1936, une distante cousine de sa mère s'était soudain signalée. C'était lui qui avait lu pour tout le monde, le contenu de la

Mémoires en Morvan II

seule et unique lettre qu'il eût jamais reçue en douze ans d'existence. On pouvait soudain s'occuper de lui. On voulait qu'il revienne à Paris – la capitale ! On voulait de nouveau le considérer comme un membre légitime de sa famille : la famille Süsskind. Quel nom était-ce là, demandèrent les Freinet ? Ce gosse serait-il un peu alsacien ? Ou pire, *allemand* ? Quel étrange nom de famille était-on allé lui dénicher... Le jeune garçon était bien d'accord, et avait eu bien du mal à prononcer ce patronyme douteux. Mais son désarroi céda vite la place à une immense fierté : celle d'être désormais comme tout le monde. Il avait enfin un nom de famille.

Alors, le 1^{er} septembre 1936, Jean-Jean fit sa valise. Il embrassa très fort la maman Germaine et le père Roger et il partit à l'aventure, rejoindre cette tante qu'il n'avait jamais vue, là-bas, à Paris. Elle habitait la rue de Crimée, dans le dix-neuvième arrondissement, et il lui faudrait prendre le métro jusqu'à une station dont le nom exotique le faisait rêver : « BOTZARIS ». En arrivant, il avait trouvé un petit immeuble de quatre ou cinq étages, étriqué, serré entre deux édifices plus imposants, et était monté jusqu'au troisième à pied. Il avait sonné. Et l'univers avait changé.

L'enfant avait promis d'écrire aux Freinet, mais comment raconter tout ce qu'il avait trouvé soudain ? Madame Judith Süsskind était une dame riche et raffinée, une musicienne au fort accent d'Alsace. Elle possédait de beaux meubles et de précieux tableaux. Elle expliqua au petit que son père était mort dans un accident de voiture à cause du verglas, une tragédie ordinaire. « Et ma mère ? », pensa-t-il ? Mais comme à son habitude, il ne posa pas de question. La tante Judith avait un appartement parisien depuis plusieurs générations, mais elle ne l'habitait que depuis peu, « préférant sa maison de campagne en Alsace », avait-elle expliqué. Pourquoi avait-elle soudain décidé de ne plus vivre là-bas ? Mystère. Elle parlait parfois toute seule en alsacien. Étrange. Elle était gentille et chaleureuse, et Jean-Jean se dit qu'il était bien tombé. Les rares fois où il l'interrogea à propos de ses parents, Judith ne semblait pas capable de répondre : elle sortait alors un vieil album de photographies qu'elle commentait. Le garçon s'était contenté de ces quelques clichés, sur lesquels la ressemblance entre lui et son père était évidente. Il tournait les pages avec lenteur et dévotion,

Mémoires en Morvan II

découvrant des visages et des allures d'autrefois, des images brunies par le temps, des panoramas de lieux inconnus. Des jardins, des parcs, de somptueuses avenues d'une ville qu'il n'avait jamais visitée se dessinaient en arrière-plan des membres de sa famille. Son imagination galopait. Qui étaient tous ces gens ? Pourquoi ne les voyait-on jamais rendre visite à l'appartement ? S'il était vraiment un Süsskind, il se sentait tout à fait étranger à leur monde. Plus jeune, chez les Freinet, lorsqu'il avait posé des questions sur ses origines, on lui avait dit que c'étaient là des affaires de grandes personnes. Il verrait plus tard, avec le bureau de l'Assistance. Et maintenant, cette grande femme rousse, gentille et raffinée, qui le regardait avec infiniment de tendresse, ne semblait guère avoir de réponses. Quand serait-il assez grand pour qu'on lui dise enfin la vérité ?

Peu à peu, le Morvan lui manqua cruellement. À l'école, à la rentrée, on le flanqua dans une classe pour préparer son Certificat d'Études Élémentaires, et il lui faudrait y passer deux ans pour décrocher le fameux diplôme qui allait lui « ouvrir des portes ». À la capitale, ces choses avaient une grande importance aux yeux des adultes et des maîtres. C'était un précieux sésame. Ici, on riait de son accent provincial et de ses expressions, et ses souliers de cuir lui comprimaient les pieds, contrairement aux sabots de bois de la ferme des Freinet. Au début, il ne savait même pas se servir de l'argent quand la tante Judith l'envoyait faire les courses. Autrefois, quand on l'envoyait chercher des œufs, c'était au « cul des poules », et pas chez la crémière. D'ailleurs la maman Germaine faisait son fromage elle-même, et il n'avait jamais vu l'intérieur d'une crèmerie. Ici, on lisait le journal pour les nouvelles internationales, on écoutait la radio dans le salon, le soir, avant d'aller se coucher. Jean-Jean entendait parfois encore des oiseaux, ceux du Parc des Buttes-Chaumont, tout près de l'immeuble. Mais les larmes lui brûlaient les yeux en pensant aux autres animaux dont le souvenir l'accompagnait : le vieux cheval Julot et l'âne Barnabé, les trois vaches du père Roger qui donnaient du bon lait, les chiens pour la chasse assoupis dans la cour... Tout lui manquait, ses amis surtout, et la maman Germaine. Sa tante était bien gentille, mais elle n'était pas la maman.

Pour rien au monde il n'aurait voulu décevoir madame Freinet, sa

Mémoires en Morvan II

nourrice, ou lui faire de la peine. Alors, lui écrire pour lui dire quoi ? Il s'adaptait avec peine à son nouvel environnement, malgré les attentions de madame Süsskind. Et puis, cette dernière n'allait jamais à la messe. C'était très singulier. Jean-Jean savait que d'ordinaire, les gens qui avaient subi un deuil récent étaient plus enclins que les autres à fréquenter les curés. Dans le petit salon qui jouxtait sa chambre, la tante Judith semblait se livrer à d'étranges pratiques, en psalmodiant dans une langue inconnue. Elle allumait des bougies et lisait des livres à l'écriture étrange, à la couverture pleine de dorures. Ces rituels avaient lieu les vendredis soir et duraient parfois pendant la journée du samedi. Mais le dimanche, rien. Le jeune garçon avait vu, une fois ou deux, des livres rédigés dans une langue inconnue, et des lettres aussi. Était-ce là de l'alsacien ? Il avait reposé poliment les feuilles en suivant Judith du regard. Ces jours-là, Jean-Jean n'avait pas le droit de faire grand-chose, à part se reposer. On s'éclairait sans la lumière électrique et la radio était soudain interdite. Tout cela était bien difficile à comprendre : pourquoi les traditions de sa nouvelle famille étaient-elles si différentes des habitudes de celles de la ferme ? Sa tante n'expliquait pas ce qui se passait.

– Comme l'Alsacien a l'air compliqué, ma tante ! Je ne sais pas si je saurai l'apprendre un jour ? Il y a des leçons ?

– Tu sais, plus grand monde ne le parle, maintenant. C'est une langue pour les vieilles dames comme moi ! Et puis ça ressemble trop à l'allemand, alors ici, à Paris... Mieux vaut faire comme tout le monde.

En 1938, il décrocha son Certificat d'Études Primaires, pour le plus grand plaisir de madame Süsskind. Ce fut la première nouvelle qu'il écrivit à la ferme des Hauts de Freinet. Le père Roger lui répondit en le félicitant chaleureusement. L'émotion fut vive, quand Jean-Jean reconnut, en plus de l'écriture malhabile du Père, la signature de la maman Germaine, celle du jeune Paul Freinet et puis au dos, un petit mot des vieux copains. Arnaud, Daniel, Ange-Michel... Toute la classe avait signé, même monsieur l'Instituteur de Moux ! On pensait donc encore à lui, là-bas dans les collines. Que c'était bon de revoir tous ces noms ! Alors il demanda la permission d'aller leur rendre